

Journal de 13 heures
À Kaduha les organisations humanitaires
travailleront dans des camps où, parmi les
réfugiés en détresse, se cachent des tueurs

Claire Chazal, Isabelle Marque

TF1, 9 juillet 1994

**Le Front patriotique reste à la limite de la zone humanitaire
protégée par les militaires français.**

[Claire Chazal :] Au Rwanda le Front patriotique reste à la limite de la zone humanitaire protégée par les militaires français. La situation est de plus en plus difficile pour nos soldats. Edouard Balladur va d'ailleurs plaider lundi [11 juillet] au Conseil de..., de sécurité des Nations unies pour la reconstitution des forces de l'ONU, sur place, et l'arrivée des organisations non gouvernementales. Il faut dire que des centaines de milliers de réfugiés errent encore dans la zone de Gikongoro où se sont rendus nos envoyés spéciaux Isabelle Marque et Gilles Hémart.

[Isabelle Marque :] Cet enfant est en train de mourir, victime d'une des maladies que subissent les réfugiés [une incrustation "Région de Gikongoro, Rwanda" s'affiche à l'écran]. Malnutrition, épuisement, dysenterie ou paludisme, ils sont des centaines de démunis qui attendent à la porte de ce dispensaire de fortune. Dans la cour, on distribue des bandes de plastique pour ceux, toujours plus nombreux, qui ont besoin d'un abri [on voit de grandes bâches vertes étendues au sol].

À Kaduha, près de Gikongoro, les cahutes de branchages ont poussé comme les champignons. Bien alignés, souvent à côté des autres, souvent par village d'origine, ce que les Rwandais ont surnommé "les blindés" assurent un toit de fortune.

Ezéchiél vient de Kigali. Après avoir marché une semaine avec une partie de sa famille, il a échoué ici, muni de quelques biens et de provisions qui se réduisent chaque jour.

[Ezéchiél Niyimenya : - "Et je dis que je ne peux pas appeler ça vivre". Isabelle Marque : - "Oui". Ezéchiél Niyimenya : - "On mange une fois par jour. Et... ça fait une semaine et demie que l'on nous..., nous a apporté, euh..., un kilo de riz peut-être, quoi. Et..., rien qu'on mangeait avec la famille [sic], on s'arrange pour vivre avec un quart de kilo. Un quart de kilo". Isabelle Marque : - "De quoi?". Ezéchiél Niyimenya : - "Un quart de kilo de riz. Et on économise pour pouvoir passer une semaine". Isabelle Marque : - "Mmm..., mmm".]

Ezéchiél nous montre des malades [on voit une personne mourante, gisant à même le sol]. Le premier dispensaire est à quatre kilomètres, l'eau est loin et l'hygiène déplorable. Il n'y a pas encore d'épidémie, il n'y a pas non plus de famine. Sur le marché improvisé on trouve de la nourriture. Mais les habitants des communes qui accueillent les réfugiés savent qu'ils ne pourront pas faire face seuls longtemps.

[Marie-Josée Riwayezu, "Habitante de Kaduha" : "On prie le Bon Dieu. Et puis on attend aussi le..., la communauté, euh..., natio..., par..., de..., pardon, internationale, l'ONU, l'OUA, ainsi que les..., les..., les pays amis".]

Aujourd'hui on sait que des organisations humanitaires vont enfin intervenir. Malgré leur malaise qui demeure, elles travailleront dans des camps où, parmi les réfugiés en détresse, se cachent des tueurs. Ceux-là même qui ont laissé sur les murs de Kaduha la trace de leurs crimes restés impunis [on voit une salle où les murs sont maculés de sang ; des papiers également maculés de sang jonchent le sol].